Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 26 (1976)

Heft: 1/2

Artikel: Les colonies suisses d'Italie à la fin du XIXe siècle

Autor: Bonnant, Georges

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-80742

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES COLONIES SUISSES D'ITALIE À LA FIN DU XIX^{e} SIÈCLE

Par GEORGES BONNANT

Cette étude est le fruit d'une enquête qui nous a permis de recueillir près de 700 réponses. Les réponses émanaient en premier lieu des Suisses d'Italie, c'est-à-dire des descendants de ceux qui vécurent dans la Péninsule à la fin du siècle dernier[1]. Nous avons aussi obtenu le concours précieux de l'ambassade à Rome, des consulats à Turin, Milan, Gênes, Venise, Trieste, Florence, Naples et Catane, et des agences consulaires à Bergame, Bologne, Livourne et Bari. La Bibliothèque nationale et les Archives fédérales, les bibliothèques et archives cantonales, ainsi que nos principales industries d'exportation, enfin les chambres de commerce en Italie ont contribué très aimablement à nous documenter. Nos investigations avaient débuté en 1971 en vue de la rédaction du livre *Svizzeri in Italia 1848–1972*[2]. Elles ont été poursuivies et considérablement complétées depuis lors. Dans l'impossibilité matérielle de citer ici nos correspondants, nous désirons nous en excuser auprès d'eux et leur

[1] Nous avons jugé utile d'étendre, dans la mesure du possible, notre enquête à des régions qui appartenaient alors à l'Autriche-Hongrie : le Trentin, le Frioul, la Vénétie Julienne. A part le fait que ces territoires de langue italienne sont aujourd'hui italiens, on y observe, en ce qui concerne l'émigration suisse, des aspects similaires à ceux qui prévalaient à l'époque dans le reste de la Péninsule.

[2] GEORGES BONNANT, «Aspetti dell'emigrazione svizzera in Italia. Cenni storici», dans G. BONNANT, H. SCHÜTZ, E. STEFFEN, *Svizzeri in Italia. 1848–1972*, Milano, 1972 (cit. BONNANT).

exprimer notre vive reconnaissance pour l'aide efficace qu'ils nous ont si généreusement accordée. Les sources imprimées sont indiquées au fur et à mesure. Deux documents méritent cependant une mention spéciale. L'un est le périodique des Suisses d'Italie, l'*Helvetia*; d'abord bi-mensuel, puis hebdomadaire, il fut publié à Turin de 1895 à 1898[3]. L'autre est l'*Annuario degli Svizzeri in Italia pel 1897*, édité au même endroit[4].

I

Effectif des Suisses en Italie

La statistique des Suisses à l'étranger repose aujourd'hui sur des renseignements recueillis par les représentations diplomatiques et consulaires en fonction de l'immatriculation obligatoire; les indications qui en découlent sont assez exactes. Mais, comme au siècle dernier l'obligation de l'immatriculation n'existait pas encore, on en est réduit, pour cette époque, à interpoler un certain nombre de données imprécises et parfois contradictoires. Selon une nouvelle de presse publiée en 1896, l'effectif des Suisses était l'année précédente de 83000 en France, dont 29000 à Paris, de 40000 en Allemagne et

---

[3] *Helvetia, organo delle colonie svizzere in Italia*, Torino, A. Nino Malagoli editore, 1895–1898. Une collection incomplète de cette publication existe à la Biblioteca nazionale centrale de Florence: 1895, I, 1–6, 8, 10–17; 1896, II, 1–24; 1897, III, 2–16, 18, 19, 23–25, 27–30; 1898, IV, 1–5. Le microfilm de cette collection est déposé à la Bibliothèque nationale suisse. J'ai republié dans la *Gazzetta svizzera, mensile degli Svizzeri in Italia* (Lugano, 1973, V, 6–12; 1974, VI, 1–3), les articles de l'*Helvetia* intitulés «Fisiologia delle colonie svizzere in Italia» se référant aux Suisses de Turin, Florence, Livourne, Novare, Modène, Luino, Reggio-Emilia, Alba, Rome, Vénétie, Naples, Trieste. J'ai moi-même rédigé l'article «Fisiologia della colonia di Milano nel 1897» dans la *Gazzetta svizzera*, VI, 8–9, 15 septembre 1974.

[4] *Annuario degli svizzeri in Italia pel 1897, compilato a cura e spese del giornale Helvetia*, Torino, A. Nino Malagoli editore, 1897, 248–XXIV pages, 8°. Le microfilm de cette publication est déposé à la Bibliothèque nationale suisse.

de 7800 en Autriche-Hongrie[5]. En 1898, les Suisses d'Italie étaient estimés à 15000 par la légation[6]. D'après le recensement italien de 1901, ils constituaient, avec un effectif de 10744, la deuxième colonie étrangère, derrière les Autrichiens (10922) et devant les Allemands (10715). Ils auraient diminué en 20 ans, c'est-à-dire depuis le recensement de 1881 (12104), de 11,2%. La même source officielle indique que la population étrangère en Italie était de 61415 âmes en 1901; les Suisses représentaient donc environ $^1/_6$ des étrangers, mais une proportion très modeste de la population totale qui s'élevait alors, sans le Trentin ni Trieste, à 32449754[7]. Quoi qu'il en soit, si l'effectif des Suisses a vraiment baissé vers la fin du siècle – ce qui n'est pas certain –, ce phénomène devrait être attribué à deux facteurs. Le premier est la disparition progressive de l'ancienne émigration: celle des capitulations militaires et celle des saisonniers. Le second est constitué par l'expansion de l'économie helvétique qui offre sans doute de nouvelles possibilités d'emploi à sa main-d'œuvre autochtone. En dépit de ces deux facteurs négatifs, il paraîtrait toutefois singulier que l'ouverture du Gotthard (1882), qui a fait augmenter l'émigration allemande, ait provoqué une baisse de l'émigration suisse. Aussi croyons-nous que l'on doit s'en tenir aux estimations de la légation qui, dans une certaine mesure, sont corroborées par les indications de l'*Annuario:* 2300 titulaires d'entreprises et employés supérieurs. Il faudrait ajouter à ce chiffre les familles (conjoints, enfants, parents âgés), les travailleurs de condition modeste et dépendante qui n'ont pas été pris en considération vu le but de l'ouvrage, ceux qui se trouvaient sur des chantiers isolés et enfin ceux qui ont échappé à l'enquête, nullement coercitive, de l'éditeur Malagoli. On arrive donc aisément au total de 15000 personnes.

L'émigration suisse vers l'Italie, qui s'est développée après 1870, est un flux régulier qui tire sa source de l'essor industriel de la Péninsule. A la fin du XIX[e] siècle, le Suisse établi en Italie appar-

[5] *Helvetia*, I, 2, 20 mars 1895.

[6] Légation de Suisse à Rome. Rapport de gestion pour 1898 (Archives fédérales).

[7] Légation de Suisse à Rome. Rapport de gestion pour 1900 (Archives fédérales).

tient à la première ou déjà à la seconde génération. L'émigration est durable chez les industriels, les commerçants et dans certaines professions libérales; elle est plus précaire chez l'ouvrier, l'employé et l'ingénieur. Des anciens régiments à Naples et à Rome, il ne reste que quelques pensionnés âgés, qui ont épousé des Italiennes, ainsi que leurs descendants qui se sont assimilés, pour la plupart, aux coutumes du lieu qui les a vu naître. En ce qui concerne la nouvelle émigration, l'assimilation ne paraît pas rapide. Elle se heurte pour les Alémaniques et les Grisons à la différence de langues et surtout de religion; car les Zurichois, les St-Gallois, les Argoviens, les Glaronais et les Engadinois sont protestants, de même que les émigrés du Poschiavino. Quant aux Tessinois, qui partagent avec les autochtones la langue et la religion, il faut bien dire qu'en dépit de ces similitudes culturelles, ils gardent des liens avec leur lieu d'origine, avec leur famille restée au pays, à laquelle ils envoient de l'argent, avec leur commune où ils payent des impôts et où ils vont voter. C'est un phénomène intéressant à observer, alors qu'à cette époque les menaces de l'irrédentisme n'ont pas encore provoqué la réaction de défense que l'on pourra enregistrer quelques lustres plus tard.

Qu'en est-il de la répartition géographique? En 1898, la légation à Rome estimait que les plus fortes colonies étaient celles de Milan (5000), Turin (2200), Naples (1200), Livourne (1200) et Rome (700)[8], par quoi il faut entendre les Suisses domiciliés dans les villes précitées. D'autres compatriotes résidaient à Gênes, Florence, Venise, Catane, etc., ainsi qu'en province. Lorsqu'on examine les noms donnés par l'*Annuario* et que l'on cherche à compléter ses indications par d'autres sources se rapportant aux Suisses établis dans la Péninsule et y exerçant une activité économique, on arrive à classer les régions dans l'ordre décroissant suivant: Lombardie (660), Piémont (322), Campanie (317), Toscane (275), Latium (229), Ligurie (224), Vénétie (118), Emilie-Romagne (84), Sicile (59), Sardaigne (24), Marches (24), Abruzzes (24). Ce qui est certain, c'est que la Lombardie vient en tête et que les groupes de Suisses les plus nombreux se

[8] Légation de Suisse à Rome. Rapport de gestion pour 1898 (Archives fédérales).

trouvent dans les villes. Selon l'*Helvetia*, il y aurait 600 familles à Milan, 400 Suisses à Turin, le même nombre à Gênes, Naples et Florence, et 150 familles à Rome[9]. L'ordre décroissant des villes de résidence selon l'*Annuario* est: Milan, Turin, Gênes, Naples, Florence, Rome, Livourne, Bari, Salerne.

Il est difficile de déterminer avec exactitude la répartition linguistique et l'origine cantonale des Suisses résidents en Italie. De précieux renseignements à cet égard sont fournis par les rapports des sociétés suisses de bienfaisance, rapports qui indiquent pour chaque membre le canton d'origine[10]. Mais ces listes de membres n'incluent pas tous les chefs de famille; les contribuables sont essentiellement les compatriotes des villes et, parmi eux, généralement les mieux nantis. Sous réserve de cette remarque, nous pouvons constater que les Alémaniques sont les plus nombreux dans toutes les sociétés de bienfaisance, sauf à Livourne. Ils atteignent la proportion maximum à Milan et à Gênes avec respectivement 65 et 63%, et le minimum à Livourne (38%), Trieste et Florence (37%). Le second groupe en importance numérique est constitué par les Grisons, la plupart de l'Engadine et du Poschiavino; c'est à Naples et à Florence qu'ils sont le plus nombreux (37%), et à Milan le plus rare (6%). Les Tessinois dominent à Livourne avec 43%, alors qu'ils ne représentent que le 1% des membres de la société de bienfaisance de Naples. Enfin, les Romands, partout minoritaires, atteignent 24% à Florence et seulement 4% à Milan.

Si l'on examine l'origine cantonale de ces personnes, on peut remarquer que les Alémaniques proviennent surtout des régions protestantes et industrielles. A Naples dominent les Zurichois, les St-Gallois et les Argoviens, à Milan les Zurichois, à Trieste St-Gallois et Zurichois, à Gênes Zurichois et St-Gallois, à Turin également, à Livourne ce sont les Schaffousois, à Florence les Argoviens, à Venise les Zurichois. A Rome seulement, les Lucernois, catholiques, prennent la tête. Quant aux Romands, les Genevois, Vaudois et Neuchâtelois sont, sauf à Rome, les plus nombreux.

---

[9] *Helvetia*, dans articles cités ad note 3.

[10] L'état nominatif des membres de ces sociétés figure dans l'*Annuario*, pp. 207–241. Pour Trieste cf. *Società elvetica di soccorso pei poveri nazionali svizzeri. XLIII° rapporto annuale*, Trieste, 1897, pp. 11–13.

Ainsi, l'image donnée pour les principales villes d'Italie montre que la proportion entre les groupes ethniques des Suisses résidents varie beaucoup selon les régions. Nous observons aussi que l'émigration rurale est surtout dense dans le nord et dans le centre de la Péninsule; la proportion des éléments tessinois et grisons y est plus élevée que dans les villes, bien que le développement de l'industrie textile ait provoqué l'établissement d'Alémaniques dans certaines zones du Piémont, de Lombardie, de Vénétie et de Campanie.

La structure de l'émigration suisse en Italie ne reflète pas, dans les mêmes proportions, la composition ethnique de notre pays, à cause de la présence d'un important contingent des cantons frontaliers du Tessin et des Grisons et de l'apport toujours plus modeste des Romands. Rappelons que, du temps des régiments, l'élément romand avait été plus nombreux en raison de l'importance des recrutements de Fribourgeois, de Valaisans et de Jurassiens.

II

Activité professionnelle des Suisses d'Italie

L'émigration suisse vers la Péninsule a des causes économiques. La plupart des émigrants se sont rendus en Italie pour y gagner leur vie. Certains s'y sont établis avec des capitaux pour y créer des industries. D'autres ont répondu à l'appel de parents ou d'amis déjà domiciliés. D'autres encore ont été délégués par nos industries d'exportation et nos maisons de commerce international. Il s'agit dans tous ces cas de personnes professionnellement préparées à affronter les aléas d'une vie différente. Mais il y a aussi une émigration de main-d'œuvre non qualifiée et de coureurs de grands chemins, candidats au chômage et au rapatriement, habituels clients des sociétés suisses de secours mutuel. Il y a enfin les étudiants, les artistes, les écrivains, attirés par la culture millénaire de ce pays et par la douceur de son climat. Nous allons nous efforcer, dans la mesure du possible, de classer ces émigrants dans les trois secteurs traditionnels de l'économie.

A. Agriculture, viticulture, floriculture

En 1897, l'Italie est encore un pays fondamentalement agricole. Assez peuplée, elle n'a pas besoin de paysans étrangers. En revanche, l'investissement de capitaux suisses dans de grands domaines, dont on améliorait et modernisait les méthodes de culture, s'est révélé assez profitable. En voici quelques exemples: En 1886, le Dr Edmond Dapples acquiert le domaine agricole de Grezzano en Toscane (900 ha)[11]. En 1893, les banques Pictet & Cie et Lombard Odier & Cie fondent à Genève la *Société suisse d'exploitations agricoles*, qui exploitera les domaines de Boccaleone (Ferrare) (900 ha) et des Colombaie (Brescia) (650 ha)[12]. En 1896, un autre groupe de banques suisses constitue à Lausanne la *Société vaudoise d'exploitations agricoles*, qui acquiert le domaine de Valle Volta (1760 ha) dans la région de Ferrare[13]. Il existe également quelques domaines suisses en Emilie et au Latium.

En Valteline, une centaine de Grisons de la région de Poschiavo sont propriétaires de vignes. La production est entièrement exportée en Suisse, grâce à un arrangement douanier particulier, et vendue sous le nom de «Veltliner». D'autres compatriotes s'adonnent à la viticulture à Casale Monferrato (Piémont), à Naples, dans les Pouilles et en Sicile[14]. Certains importateurs de Zollikon sont eux-mêmes producteurs en Italie méridionale.

Quant à la floriculture, elle est concentrée sur la Riviera, dans la région de San Remo, Ospedaletti et Bordighera. La première entreprise suisse du genre est celle de Hermann Stern créée en 1889. Cette initiative fut suivie d'une demi-douzaine d'autres[15].

---

[11] *Svizzeri in Italia, a cura della Camera di commercio svizzera in Italia*, Milano, 1939, p. 153 (cit. *Svizzeri in Italia*).

[12] *Op. cit.*, p. 157–162. Le domaine de Boccaleone appartenait depuis 1870 à la banque Geisser de Turin. Il s'agit de la première société anonyme d'exploitation agricole constituée en Italie.

[13] *Op. cit.*, p. 168.

[14] *Annuario*, p. 163.

[15] Chr. B., «Hermann Stern zum 70. Geburtstag» dans *Schweizerisches Gartenbau-Blatt*, Solothurn, 15 décembre 1939; J. B., «Les Suisses de l'étranger. Les cultures florales en Italie» dans *La Patrie suisse*, 23 mai 1931.

B. Industries

Nous rangerons sous ce titre les activités productrices, même si, à l'époque sous revue, certaines de ces activités avaient encore partiellement un caractère artisanal.

Industrie de la construction

Il faut citer la fabrication des briques et tuiles qui dès longtemps était une spécialité des Tessinois, en particulier de ceux du Malcantone. Tout d'abord saisonnière, cette industrie devient continue dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle. En 1897, on recense 115 entreprises tessinoises réparties dans les zones argileuses du Nord de l'Italie, au Piémont (provinces de Turin, Coni, Verceil, Alexandrie, Novare), en Ligurie (province de Savone), en Lombardie (provinces de Milan, Varèse, Côme, Bergame, Brescia, Pavie, Crémone), en Vénétie (provinces de Vérone, Vicence, Padoue, Venise, Trévise, Rovigo), en Emilie (provinces de Plaisance, Parme, Bologne)[16].

Une importante entreprise tessinoise exploite des carrières de granit à Baveno depuis 1870. Elle fut la première à recourir au travail en galerie et à l'usage de machines. Elle exportait son granit dans le monde entier.

Tessinois également les 18 sculpteurs et marbriers établis au Piémont (Turin, Ivrée, Casale Monferrato, Alba, Saluces, Novare, Intra), en Ligurie (Novi), en Lombardie (Milan, Pavie), de même que des peintres-décorateurs, gypsiers et stucateurs (Turin, Alba, Novare)[17]. On recense en outre une vingtaine d'entrepreneurs du bâtiment, travaillant principalement à Turin et à Milan, ainsi que 7 bureaux d'architectes dans ces mêmes villes. Ajoutons à cette énumération un nombre indéterminable d'ouvriers du bâtiment, Tessinois eux aussi. En outre, il y a les ingénieurs civils suisses qui travaillent à la construction de chemins de fer en Sicile, à des bonifications agraires en Romagne. Enfin, il faut mentionner spécialement

---

[16] *Annuario*, pp. 151 et suivantes; BONNANT, pp. 46–48.

[17] *Annuario*, pp. 154, 160, 161.

l'entreprise Conrad Zschokke & Terrier, qui a accompli les importants travaux de régularisation du Tibre à Rome, a bâti les ponts Garibaldi et Palatino et reconstruit le pont Cestio. Elle vient de construire deux bassins de carénage à Gênes après avoir agrandi celui de Livourne[18].

Industrie de la céramique et de la porcelaine

Il vaut la peine de citer la *Società ceramica Richard-Ginori*, qui compte 5 fabriques: San Cristoforo–Milan (terre cuite), Pise (faïence), Doccia (porcelaine), Rifredi (isolateurs), Mondovì (terre cuite). Cette entreprise créée par le vaudois Jules Richard en 1842 est devenue en 1897 la principale d'Italie, sous la direction de son fils Augusto[19].

Industrie textile

La soie grège italienne a été exportée en Suisse et en Allemagne dès le XVIII[e] siècle. Ce courant commercial avait provoqué l'établissement, d'abord à Bergame puis à Milan, de négociants zurichois et grisons. Bientôt les grandes maisons de soieries de Zurich et de Bâle eurent leurs agents, leurs filatures et retorderies dans la Péninsule. C'est le cas d'Abegg, d'Appenzeller, de Bodmer & Muralt, de Stehli, de Schwarzenbach, tandis que certains industriels suisses installent également des tissages en Lombardie (Schwarzenbach 1884, Stehli 1884, Bodmer & Gelpke 1897, Frey & Cie 1899). A cette époque, une vingtaine de maisons spécialisées ont leur siège à Turin, Gênes, Milan (15), Varèse (2), Côme, Bergame (2) et Sondrio avec des filatures et des retorderies dans tout le Nord de l'Italie, voire en Ombrie, dans les Marches et en Sicile[20].

---

[18] Giorgio Doria, *Investimenti e sviluppo economico a Genova alla vigilia della Prima Guerra mondiale, volume secondo, 1883–1914*, Milano, 1973, p. 46; *Helvetia*, II, 8, 30 avril 1896.

[19] *La Società Richard-Ginori nel suo primo cinquantennario 1873–1923*, Milano, 1923, p. 10; Giuseppe Liverano, *Il museo delle porcellane di Doccia*, Milano, 1967, p. 46; Valentino Brosio, *Porcellane e maioliche dell'800 a Torino e Milano*, Milano, 1972.

[20] Bonnant, pp. 48–50; *Annuario*, p. 161.

Les Suisses ont été des pionniers de l'industrie cotonnière en Italie. En 1812, Jean-Jacques Egg arrivait à Naples avec 100 familles zurichoises pour créer à Piedimonte d'Alife des ateliers de filature et de tissage. Les Züblin et Vonwiller font de même à Salerne en 1831, d'où l'essor d'une industrie florissante, concentrée en mains suisses jusqu'au lendemain de la Première Guerre mondiale *(Manifatture cotoniere meridionali)*. Dans le Nord, l'industrie cotonnière suisse commence en 1807 avec la création à Intra de la filature des frères Müller, de Zofingue; mais elle se développe surtout après 1870[21]. En 1897, il y a 65 établissements cotonniers suisses en Italie, répartis dans les provinces de Turin (14), Novare (6), Gênes (2), Varèse (7), Milan (4), Bergame (16), Brescia (6), Sondrio, Pise, Naples, Salerne (7), qui jouent un rôle fondamental dans l'économie italienne. Il ne s'agit pas, contrairement à ce qui s'est passé dans le domaine de la soie, de succursales d'industries de notre pays, mais bien de créations autonomes, qui constituent d'ailleurs pour le marché helvétique une concurrence sérieuse. Plusieurs de ces entreprises ont de 1000 à 2500 ouvriers; les effectifs augmenteront encore jusqu'en 1915. Si l'on ajoute qu'à cette époque 28 importants établissements cotonniers italiens sont dirigés par des Suisses, que d'autres encore utilisent les services de techniciens helvétiques, et qu'enfin plusieurs filatures suisses au Piémont et en Lombardie ont des participations dans les tissages italiens qui travaillent pour eux, on peut mesurer l'influence considérable de nos compatriotes dans ce secteur[22].

Les Suisses sont aussi présents dans l'industrie de la laine, mais d'une manière plus modeste (par exemple *Lanificio di Gavardo*).

---

[21] BONNANT, pp. 50–52.

[22] BONNANT, p. 52; *Annuario*, pp. 148, 149, 161, 162; *Svizzeri in Italia*, pp. 171–175. GIOVANNI WENNER, «L'origine delle manifatture cotoniere meridionali: il cotonificio di Scafati» dans *L'Industria meridionale*, X, Napoli, 1961, p. 371 et suivantes; ID., «Der Anteil der Familie Schläpfer aus Rehetobel an der Gründung der süditalienischen Textilindustrie» dans *Appenzellische Jahrbücher*, 95, Trogen, 1967, pp. 28–40. La production de l'industrie cotonnière helvétique en Italie représentait la moitié de la production de filés des industries similaires en Suisse et une quantité égale à celle des tissus fabriqués dans notre pays. Cf. LORENZ STUCKY, *Impero segreto*, Milano, 1972, p. 249.

Dans l'industrie de la paille, alors qu'une dizaine de chapeliers tessinois œuvrent dans le Piémont, des Argoviens ont créé une industrie des tresses de paille à Florence, où l'on compte en 1897 huit maisons importantes[23]. En Emilie, à Modène et à Carpi, des Grisons ont monté plusieurs entreprises de vannerie qui exportent leurs produits en Europe et en Amérique[24].

On peut citer encore dans ce chapitre la fabrique Massoni & Moroni-Stampa de Schio, qui produit, entre autres articles, des courroies de transmission en crin, en poil de chameau, en coton, et possède des succursales à Milan, Turin, Naples, Biella, Prato, en Espagne, en Allemagne et en Autriche[25]. Enfin, deux fabriques de boutons, sises l'une à Grumello del Monte (Bergame) et l'autre à Livourne[26].

Industrie des métaux et des machines

Les fonderies et ateliers suisses de constructions mécaniques en Italie sont au nombre de 16: à Turin (2), Pignerol, Novare, Crusinallo, Intra, Gallarate, Milan, Monza, Bergame, Bologne, Florence, Naples (3), Fratte di Salerno[27]. Certains sont spécialisés dans la fonte du cuivre pour les chantiers navals, comme Corradini de Naples; d'autres construisent des ascenseurs (Fauser/Falconi à Novare); d'autres des presses (Meschini à Gallarate), des ponts, des conduites forcées (Sutermeister à Crusinallo), des turbines, des tracteurs pour l'agriculture (de Morsier à Bologne), des kiosques, des ventilateurs (Matossi à Turin), des chaudières, des pompes, des perforatrices de tunnels, des machines-outils (Züst à Intra, qui construira plus tard des automobiles), des machines pour la meunerie (Zopfi à Monza), des fourneaux (Von Arx à Naples). D'autres, enfin, fabriquent des métiers à tisser (Morlacchi & Sandi à Milan, et

---

[23] Bonnant, p. 62; *Annuario*, p. 147.

[24] Bonnant, *ibid; Annuario*, p. 85.

[25] *Annuario*, p. 148; *Helvetia*, II, 17, 15 octobre 1896.

[26] *Annuario*, p. 101.

[27] Bonnant, pp. 53–55; *Annuario*, pp. 150, VI–IX; *Helvetia*, II, 11, 15 juin 1896; II, 3, 15 février 1896; Luigi De Rosa, *Iniziativa e capitale straniero nell'industria metalmeccanica del Mezzogiorno, 1840–1904*, Napoli, 1968, p. 97.

surtout Hensemberger à Monza) ou des accessoires pour l'industrie textile à Chieri (Turin), Biella, Gênes, Baveno, Gallarate, Milan, Monza, Schio, tandis que la fonderie de Fratte travaille pour le groupe textile suisse de la région et la fonderie Delamorte, de Naples, livre dans les provinces méridionales des balcons, balustrades, candélabres et meubles de jardin. Il s'agit généralement d'entreprises qui emploient quelques centaines d'ouvriers au maximum. Relevons que des ateliers de constructions mécaniques italiens importants, comme les *Officine meccaniche Franco Tosi* (1000 ouvriers) de Legnano, sont dirigés par des Suisses. La fabrique de locomotives de Saronno emploie également des Confédérés (ouvriers, monteurs, comptables, ingénieurs), de même que les ateliers Riva, Monneret & Co. et les *Officine meccaniche già Miani & Silvestri* de Milan. Il n'est pas invraisemblable que des postes subalternes dans les grandes entreprises métallurgiques de récent développement, comme la Terni, l'Ilva, l'Ansaldo, la Breda et la Fiat, aient été occupés par des Suisses. On reste cependant dans le domaine des hypothèses, faute de documents.

Il faut aussi signaler sous cette rubrique des fabriques de limes et de clous sises dans le Piémont (Pignerol, Alba, Suse, Hone, Pont-St-Martin)[28] et le fait que, dès 1891, Giovanni Hensemberger avait créé à Monza avec son gendre Fernand Blanc une fabrique d'accumulateurs, qui assurèrent l'éclairage électrique des wagons de chemins de fer italiens[29].

A la fin du siècle dernier, la fabrication des montres en Italie avait encore conservé son caractère artisanal. Il y a quelques horlogers suisses qui sont davantage importateurs et rhabilleurs que fabricants. A signaler toutefois une fabrique de joaillerie et bijouterie helvétique à Bologne (Térond & Croisier).

Les métiers d'aiguiseur et de coutelier sont exercés par des Tessinois et des Grisons de Poschiavo. On en compte une dizaine dont 5 à Florence, 4 à Rome et 1 à Livourne[30]. Une de ces entre-

---

[28] *Annuario*, p. 148, XII.
[29] BONNANT, p. 54.
[30] *Annuario*, p. 144.

prises s'est beaucoup développée, c'est celle de Valentino Broggini, qui a installé à Rome 6 ateliers[31].

Industrie du bois

On peut classer sous cette rubrique une fabrique d'allumettes à Reggio Emilia (Rubiera), une fabrique de parquets à Udine et deux scieries à Turin et Salerne[32].

Industrie chimique et pharmaceutique

Dans ce secteur, le développement de l'industrie suisse en Italie prend son essor au début du XX[e] siècle. Toutefois, on peut déjà mentionner un certain nombre d'entreprises pour l'époque sous revue. A Rome, une société pour la production du carbure de calcium sur brevet de l'Aluminium Industrie AG. de Neuhausen a été fondée en 1896; la direction et une partie du capital sont en mains suisses; la fabrique est à Terni[33]. A Gênes fonctionnent deux fabriques de vernis (F. Müller & Co., *Fabbriche unite di biacca e colori*)[34], à Milan deux fabriques de graisses minérales (Ottone Koch, Tenger & Zollinger)[35]. Des fabriques de bougies existent à Turin (Kind & Co.), Milan et Florence[36]. Alfonso Carisch a créé en 1890 une fabrique d'explosifs: le *Polverificio di Terdobbiate* (Novare)[37]. La maison Schabelitz de Milan prépare des produits pour l'apprêt et la tein-

---

[31] «La colonie suisse de Rome» dans *Echo, revue des Suisses de l'étranger*, Berne, XXXII, 7, juillet 1952.

[32] *Annuario*, pp. 19, 79, 91, 125.

[32] *Helvetia*, II, 10, 31 mai 1896: *Società pel carburo di calcio, acetilene ed altri gas*, capital social Lit. 3 millions, administrateur-délégué James Aguet, Rome. Parmi les fondateurs suisses: la Banque Vonwiller de Milan, le ministre Gaston Carlin à Rome, Auguste Mayor et Jules Baron à Vevey, les banquiers Carlo Pfister à Gênes et Jules Blanc à Turin, l'industriel Emilio Maraini à Rome. Cf. aussi le procès-verbal du comité de direction de l'Aluminium Industrie AG du 18 mai 1897.

[34] *Annuario*, p. 11; Doria, *op. cit.*, pp. 8, 86, 138, 224.

[35] *Annuario*, pp. VI et X.

[36] *Annuario*, pp. 19, 51, 94.

[37] *Helvetia*, I, 15, 24 novembre 1895.

ture des textiles[38]. La *Ledoga* (Lepetit, Dollfus et Gansser), dont le siège est à Milan, possède deux fabriques au Piémont (Suse, Garessio) pour l'élaboration de colorants et de produits chimiques destinés aux industries textile et du cuir[39]. Les usines à gaz de Brescia, Venise, Pise et Rome sont dirigées par des Suisses[40].

Quant aux produits pharmaceutiques, citons la fabrique Bertarelli, qui prépare des savons pour nouveaux-nés, des dentifrices et de l'huile de foire de morue, tandis que la *Fabbrica italo-svizzera di prodotti antisettici e farmaceutici A. Anghern*, de Strada Casentino, est spécialisée dans la fabrication de matériel de pansement[41].

Industrie alimentaire

Les minoteries, au nombre de 8, sont situées dans la province de Bergame, à Venise, à Ancône, à Caserte et à Naples[42]. La plus importante est certainement la minoterie Stucky de Venise, à la Giudecca, qui eut d'ailleurs la plus longue vie. Les autres entreprises de meunerie furent généralement absorbées au début de ce siècle par des sociétés italiennes plus puissantes. Outre les entreprises suisses, plusieurs moulins de la Péninsule avaient des chefs meuniers suisses. Il en va de même pour des fabriques de pâtes à Trévise et à Rome. Signalons deux fabriques de biscuits établies à Florence et à Prato[43], et dans le même secteur 23 boulangers grisons qui travaillent à Bergame (2), Mantoue (2), Vérone, Udine (2), Modène, Ferrare, Bologne (2), Florence, Pise, Rome (10)[44], ainsi que 55 pâtisseries-confiseries grisonnes réparties dans presque toute l'Italie[45]: Aoste, Ivrée, Alexandrie, Asti, Casale Monferrato (3), Saluces, Verceil, Gênes (5), S. Pier d'Arena, Savone, Sestri Ponente, San Remo

---

[38] *Helvetia*, II, 17, 15 octobre 1896.

[39] Hermann Schütz, «Iniziative economiche degli Svizzeri d'Italia» dans Bonnant, Schütz, Steffen, *op. cit.*, p. 125.

[40] *Annuario*, pp. 72, 73, 108, 111.

[41] *Helvetia*, I. 1, 1er mars 1895; I, 6, 20 mai 1895; *Annuario*, p. 98.

[42] Bonnant, p. 56; cf. également *Helvetia*, II, 9, 15 mars 1896.

[43] *Annuario*, pp. 96 et XII.

[44] *Annuario*, pp. 150, 151.

[45] *Annuario*, pp. 155–160, 164.

(2), Spezia, Bergame, Mantoue (2), Udine, Bologne, Sassuolo, Florence (11), Livourne (3), Carrare, Sienne, Rome (2), Naples (3), Foggia, Bari, Brindisi, Palerme, Cagliari (2), Sassari et Ozieri. Certaines de ces pâtisseries étaient fameuses et considérées comme les meilleurs établissements du genre. Tel est le cas, par exemple – pour ne citer que les plus connues – des pâtisseries Florin, Fonio et Klainguti de Gênes, Gilli de Florence, Ronzi & Singer, Gilli & Bezzola de Rome, Caflisch de Naples et Caflisch de Palerme.

En revanche, les chocolatiers sont tessinois, généralement originaires du Val Blenio. On trouve une dizaine de fabriques de chocolat à Turin (2), Verceil, Novare, Milan, Pavie (2), Florence (2), Livourne[46].

Deux Tessinois ont occupé une place importante dans le secteur de la raffinerie du sucre: Emilio Maraini, de Rome, qui possédait à l'époque des usines à Rieti et Savigliano, et dont l'activité se développa considérablement jusqu'à la Première Guerre mondiale, ainsi que Gianbattista Biaggi de Blasys, de Gênes, à l'époque directeur de la *Raffineria ligure lombarda degli zuccheri*, qui joua plus tard un rôle essentiel dans l'industrie sucrière[47].

Depuis une trentaine d'années, des fromageries suisses fabriquaient de l'emmenthal et du sbrinz dans le Piémont, les régions de Crémone et de Brescia. En 1896, il y en a 8 situées à Turin (Lang & Schütz), Mondovì (Etter), Intra, Crémone (4) (Stauffer, Braendle) et Brescia (Maillart)[48].

Dans le domaine des boissons, il faut d'abord citer 7 producteurs de bière établis à Turin (2), Casale Monferrato, Novare, Vicence, Naples, Cagliari, spécialement les Bosio & Caratsch et les Boringhieri à Turin, et les Wital à Naples. Les premiers vendent leur bière en fûts dans toute l'Italie du Nord et en bouteilles à Rome, Naples, Palerme et en Sardaigne[49].

Il y a aussi des producteurs de limonades et d'eaux gazeuses à Novare et Mantoue, ainsi que 19 fabriques de vermouth et de

---

[46] Bonnant, p. 57.

[47] Bonnant, pp. 61, 62; Doria, *op. cit.*, pp. 15, 253 et suivantes. Sur Emilio Maraini, cf. *Helvetia*, I, 11, 5 septembre 1895.

[48] Bonnant, p. 57.

[49] Bonnant, p. 59.

liqueurs à Turin, Saluces, Verceil, Casale Monferrato, Alexandrie, Gênes (3), Vérone, Ferrare, Modène, Finale-Emilia, Sassuolo, Florence, Pontedera, Massa, Arezzo, Naples, Sassari[50].

Toutes ces fabriques de boissons sont en mains grisonnes. A l'exception des 3 brasseries turinaises et napolitaines susmentionnées, et à part la maison *Vermut Freund & Ballor* de Turin, il s'agit de petites entreprises travaillant uniquement pour le marché local.

A citer encore une vinaigrerie (Flli Hopffer à Bologne) et une fabrique de chicorée (Luzio Crastan à Pontedera)[51].

Enfin, rappelons que le financier suisse de Rome, James Aguet, s'intéressa à l'industrie des conserves. Rachetant à Naples les fabriques de Francesco Cirio, il créa la *Società generale delle conserve alimentari Cirio* qui allait devenir, sous sa direction, l'une des plus importantes entreprises de la branche.

Industrie hôtelière

Ce sont des Suisses qui ont créé l'industrie hôtelière en Italie à la fin du XIX[e] siècle. Les pionniers portent des noms prestigieux: César Ritz, Alphonse Pfyffer, Joseph Bucher-Durrer, Adolf Angst, Gérard Kraft, etc. C'est eux qui ont fondé les palaces de l'époque, à Milan (Palace, Hôtel de la Ville), à Bordighera (Grand-Hôtel Angst), à Pegli (Grand-Hôtel de la Méditerranée), à Nervi (Eden, Savoia), à Venise (Grand-Hôtel), à Florence (Excelsior, Grand-Hôtel), à Rome (Excelsior, Grand-Hôtel, Plaza, Hassler, Eden), à Naples (Excelsior, Grand-Hôtel, Hassler, West End, Parker). Ces luxueux établissements reçurent les empereurs et les rois, toute l'aristocratie européenne, les magnats de l'industrie, les acteurs et les artistes les plus célèbres. Jusqu'à la Première Guerre mondiale, les Suisses occupèrent en Italie une position dominante dans le secteur hôtelier. En 1897, 48 hôtels étaient propriété de Suisses, à Pignerol, Asti, Novare (2), Gênes (2), Alassio, Nervi (2), Pegli, Bordighera, San Remo (2), Milan (5), Cadenabbia, Menaggio, Bellaggio, Crémone,

---

[50] *Annuario, passim.*

[51] Sur la maison Crastan cf. *Annuario,* p. XVI, *Svizzeri in Italia,* p. 177.

Mantoue, Vicence, Venise (4), Salsomaggiore, Florence (5), Viareggio, Rome (6), Naples (5), Pompei, Catane[52]. En outre, la plupart des autres établissements de premier rang employaient du personnel suisse: directeur, chef de réception, concierge, cuisinier, pâtissier, gouvernante. La grande hôtellerie à cette époque était encore saisonnière. Les palaces de Florence et de Rome ouvraient en hiver, ceux de la Riviera d'octobre à mai, celui de Salsomaggiore au printemps et en automne. Aussi, le «staff» des Bucher et des Ritz se déplaçait-il, selon les saisons, du Bürgenstock en Italie et en Egypte, de Paris, Londres et Lucerne à Rome et à Salsomaggiore.

Les cafés et brasseries sont le monopole des Grisons. On en compte 70 à la fin du siècle répartis dans presque toute la Péninsule: Novare, Gênes (2), S. Pier d'Arena, Spezia, Milan (2), Bergame (2), Brescia, Gonzaga, Revere, Voghera, Vicence, Padoue, Udine (4), Trieste (6), Gorizia (2), Fiume (9), Pola (2), Modène, Carpi, Florence (9), Lucques (2), Carrare, Pise, Cecina, Sienne, Ancône, Rome, Bari (2), S. Severo (Foggia), Brindisi (2), Palerme (2), Catane, Iglesias (3), Sassari (2)[53].

Les rôtisseries suisses sont en mains des Tessinois. On en dénombre une douzaine à Turin (2), Milan, Bologne, Florence (5), Rome (3)[54]. La famille Mazzi, par exemple, possède une rôtisserie dans chacune de ces villes.

Industrie du papier, industrie graphique, édition

Signalons une importante fabrique de papier créée en 1872 par la banque Vonwiller à Romagnano-Sesia[55]. On compte une dizaine de typographies et de lithographies suisses à Intra, Gênes, Milan (4),

---

[52] Bonnant, pp. 59, 60; Marie-Louise Ritz, *Cäsar Ritz*, Bern, 1950, pp. 126 et suivantes, p. 188; Vieri Poggiali, *Storia della Banca Morgan Vonwiller*, Milano, 1969.

[53] *Annuario*, pp. 146, 147; Bonnant, pp. 60, 61; Dolf Kaiser, «Da temps passats. Ils randulins a Triest, Flüm e Pola», dans *Chalender Ladin*, 1971, pp. 47–50.

[54] *Annuario*, pp. 160, 161.

[55] Poggiali, *op. cit.*

Côme, Udine, Florence et Naples[56]. Elles sont surtout occupées à des travaux de ville, c'est-à-dire à l'impression de cartes et papier à lettre, prospectus, emballages, etc. Il y a trois éditeurs à Milan et un à Pise; mais une maison, considérée comme l'une des plus importantes d'Italie domine le marché. C'est celle d'Ulrico Hoepli qui, pour fêter le 25e anniversaire de son entreprise, publie en 1897 une édition populaire illustrée des *Promessi Sposi*. L'impression de l'ouvrage est confiée à une typographie suisse de Milan. Durant ce quart de siècle, Hoepli s'était signalé par sa *Biblioteca tecnica e giuridica*, collection qui embrassait un domaine des plus étendus, et par ses *manuali*, qui comprenaient 300 ouvrages de vulgarisation scientifique, artistique et littéraire. Hoepli était devenu l'éditeur de la maison royale, celui de l'Accademia dei Lincei et de l'Istituto lombardo di Scienze e Lettere, ainsi que d'autres sociétés savantes moins illustres[57].

C. Services

Echanges italo-suisses – Commerce de gros

Les échanges commerciaux italo-suisses, à l'époque sous revue, faisaient de l'Italie le 5e client de la Suisse et son 3e fournisseur. L'Italie était le premier pourvoyeur de notre pays en matières premières, la plus importante étant la soie. Le tiers des vins importés par la Suisse provenaient de la Péninsule: Valteline 12%, Piémont et Haute Italie 31%, Pouilles, Sicile, Calabre 53%. Le bétail de boucherie, le riz et le maïs constituaient également des postes importants de la balance commerciale. En outre, l'Italie était l'unique fournisseur de tresses de paille et de balais de sorgho. Quant à l'exportation, le principal article fut, jusqu'en 1898, le fromage, suivi des machines (dynamos électriques, machines pour l'industrie

---

[56] *Svizzeri in Italia*, p. 198 (Fumagalli, Intra); *Helvetia*, II, 22, 9 décembre 1896 (Waser, Gênes); BONNANT, p. 62.

[57] ERNESTO TREVISANI, *Rivista industriale e commerciale di Milano e Provincia*, Milano, 1894, pp. 95–97; *Helvetia*, II, 16, 1er octobre 1896.

textile et la meunerie, turbines, machines à vapeur), de l'horlogerie et des tissus de coton. Viennent encore le bétail d'élevage, les couleurs d'aniline et le chocolat (pâte de chocolat et poudre de cacao surtout)[58].

Cette structure des échanges n'est pas restée sans influence sur l'activité des Suisses d'Italie. Par exemple, l'industrie textile de Zurich et de Bâle avait besoin de soie: cocons, soie grège et surtout moulinée (organsin et trame). Elle importait ces matières de Chine et d'Italie. Cela provoqua l'établissement à Milan, qui était devenu un marché très important, de représentants des tissages suisses ou de commissionnaires qui, au nombre de 22, livraient la soie non seulement à Zurich et à Bâle, mais aussi à Lyon, à Krefeld et à Elberfeld. Ce commerce international qui nécessitait des capitaux importants fut exercé en majorité par des Suisses avec parfois l'appui financier de banques allemandes. Les tresses de paille requises par l'industrie argovienne sont entièrement fournies par les maisons helvétiques spécialisées de Florence. Quant aux vins, outre les viticulteurs grisons de la Valteline, qui vendent toute leur production dans notre pays, il y a une vingtaine d'exportateurs suisses établis à Turin, Casale Monferrato, Oneglia, Sondrio, Mantoue, Modène, Florence, Casalnuovo (Naples), Foggia, Bari (3), Barletta (5), Catania (2) et Trapani. Certains importateurs de vins à Zollikon ont leurs filiales dans les Pouilles et en Sicile[59]. Il y a 4 exportateurs suisses d'huile d'olive (Oneglia, Florence, Bari 2)[60], un exportateur de marrons (Bussoleno-Suse)[61], un exportateur de fruits secs, agrumes, marrons et salamis à Milan[62].

Les exportations de la Suisse vers l'Italie sont certainement facilitées par la présence de compatriotes dans la Péninsule[63].

---

[58] Giuseppe Curti, *Les relations économiques entre la Suisse et l'Italie de 1871 à nos jours*, Bellinzone, 1949, pp. 235–258.

[59] *Annuario*, p. 163.

[60] *Annuario*, pp. 43, 94, 128, 129.

[61] *Annuario*, p. XV.

[62] *Ibidem.*

[63] Les renseignements sur les exportations des industries suisses en Italie proviennent des maisons intéressées, de leurs clients dans la Péninsule ou encore d'avis publicitaires parus à l'époque dans l'*Annuario* et l'*Helvetia*.

Citons, par exemple, un grand importateur de fromages suisses à Milan (Röthlisberger). En outre, l'établissement de fromageries suisses en Lombardie fait diminuer l'importation d'emmenthal mais contribue à l'importation de bétail de race brune, acheminé en troupeau par le col du Gothard, parfois jusqu'à Milan. Certes, les 64 agents suisses de représentation, dont la moitié sont domiciliés à Milan, ne se limitent pas à promouvoir l'exportation suisse; beaucoup d'entre eux, grâce à leurs connaissances techniques et linguistiques, représentent aussi des maisons allemandes et anglaises. Inversément, des Allemands et des Autrichiens représentent des maisons suisses. Les machines de Sulzer, d'Escher-Wyss, des Ateliers de construction d'Oerlikon, celles de la Compagnie genevoise de l'industrie électrique (Sécheron) et de la Société genevoise d'instruments de physique, celles de Martini à Frauenfeld, d'Alioth à Münchenstein et des Frères Bühler à Uzwil, équipent l'industrie textile, celles du papier et de la meunerie, les sociétés publiques ou privées d'électricité et de gaz ainsi que l'industrie lourde et les arsenaux italiens. Sont aussi les fournisseurs attitrés de l'industrie textile italienne: les fabriques de machines et d'accessoires Adolphe Saurer d'Arbon, Frères Baumann et Honegger de Rüti, Hatt de Wollishofen, Rieter de Winterthur, Schelling & Stäubli de Horgen. Les chemins de fer de l'Etat italien fonctionnent avec les télégraphes de Hasler de Berne, tandis que les outils de la fabrique Reishauer de Zurich et les ustensiles de la Metallwarenfabrik de Zoug trouvent preneurs dans toute la Péninsule. De son côté, Helbling de Zurich installe des chauffages centraux dans les hôtels italiens et la Société suisse pour la construction de locomotives et de machines à Winterthur livre des locomotives à vapeur à la *Compagnia delle ferrovie sarde*. Les colorants bâlois de Bindschedler, de la Fabrique bâloise de produits chimiques, de Sandoz & Kern, de la Société pour l'industrie chimique et de Geigy, sont vendus aux établissements textiles du Piémont, de Ligurie, de Lombardie, de Vénétie et de Salerne. Hoffmann-La Roche de Bâle (produits pharmaceutiques), Philippe Suchard de Serrières (cacao soluble et chocolat), Henri Nestlé de Vevey (farine lactée), Maggi de Kempthal (potages et arômes) – qui créera une société italienne pour la vente de ses produits en 1900 – exportent leurs spécialités avec

succès. L'Italie est devenue le deuxième client de la Suisse pour l'horlogerie avec 130000 montres de nickel et d'acier, 280000 d'argent, 40000 d'or et 600 chronographes par année. Les maisons traditionnelles de Genève et du Jura livrent leurs produits dans toute la Péninsule (par exemple, Patek & Philippe, Vacheron & Constantin, de Genève, Brandt-Omega, de Bienne, Longines, de St-Imier)[64].

A la fin du XIX[e] siècle, Milan est devenue un des centres du commerce international du coton brut: 8 maisons suisses spécialisées (plus une à Gênes et l'autre à Trieste) traitent l'importation des cotons de l'Inde, de l'Egypte et de l'Amérique[65].

On recense également 7 représentants de textiles suisses et étrangers à Milan (3), Gênes, Florence, Naples et Catane[66]. Enfin, 17 représentants suisses sont agents de machines et articles techniques à Turin (4), Biella, Gênes, Milan (10) et Florence[67].

Commerce de détail

L'émigration des Grisons est digne d'intérêt. Nous les avons vus pâtissiers, hôteliers, fabricants de bière et de liqueurs. Il vaut la peine de mentionner aussi leurs commerces d'épicerie répartis dans toute la Péninsule, mais surtout en Vénétie, en Emilie, en Romagne, en Toscane, en Ligurie, dans le Latium et les Abruzzes, en Sicile et en Sardaigne. En 1897, ces magasins sont au nombre de 145[68]. Il s'agit généralement de coopératives familiales, liées avec la parenté restée au pays, ce qui provoque un va-et-vient continuel entre l'Italie et les Grisons dû surtout aux partages successoraux. Egalement Grisons sont les propriétaires de commerces de quincaillerie. Il y en a 10 répartis entre Alba, Bra (3), Gênes, Savone, Reggio Emilia, Modène, Livourne et Naples[69]. Le commerce de primeurs et de polenta est en revanche exercé par les Tessinois;

---

[64] CURTI, *op. cit.*, pp. 249–251.
[65] BONNANT, p. 52.
[66] *Annuario, passim.*
[67] *Ibidem.*
[68] *Annuario*, pp. 155–160, 164.
[69] *Annuario*, p. 149.

on en compte une dizaine à Turin (2), Coni, Milan (3) et Florence (2)[70]. Citons 18 magasins de tissus et de mercerie à Gênes (2), Milan (4), Florence (2), Livourne (2), Bari, Catane, Palerme, Messine (3), Trieste (2)[71]. Deux magasins d'optique fonctionnent à Rome et à Palerme[72], tandis qu'on dénombre 22 magasins d'horlogerie à Gênes, Milan (3), Varèse, Florence, Livourne (2), Borgotaro, Naples (8), Palerme (2), Catane, Messine et Cagliari[73]. Il faut mentionner spécialement la librairie d'Ulrico Hoepli à Milan. Cette librairie possède un fonds important de livres allemands et d'autres livres étrangers, outre, bien entendu, les nombreuses éditions de la maison. Hoepli avait créé en 1881 une librairie ancienne, dont le fonds atteignait en 1894 plus de 300000 volumes. Cette librairie ancienne publiait des catalogues de vente et entretenait des relations dans toute l'Europe[74]. Enfin, Carisch & Jänichen ont à Milan un important commerce d'instruments de musique et d'éditions musicales[75].

Banques et assurances

Il y avait, en 1897, 21 banquiers suisses établis en Italie: 6 à Turin (Banques Geisser, Kuster, Deslex, de Fernex), 6 à Gênes (Carlo Pfister, Carlo de Sandoz, Enrico Dapples, Carlo Vust, Rodolfo Hofer, Paolo Specker), 1 à la Spezia (Banque Ramstein), 2 à Milan (Banque Vonwiller, Banque Pozzi, Soller & Cie), 4 à Florence (Banque Steinhäuslin), 2 à Naples (Banque Meuricoffre). On peut mentionner en outre 4 agents de change, dont 3 à Gênes et 1 à Novare[76]. Il faut ajouter à cette énumération les directeurs généraux du *Credito italiano* et de la *Banca Bellinzaghi* à Milan, de la *Banca russa* et de

---

[70] *Annuario*, p. 151.

[71] *Annuario*, p. 162.

[72] *Annuario*, pp. 112 et 133.

[73] *Annuario*, p. 155; BONNANT, p. 55.

[74] TREVISANI, *op. cit.*, p. 95. Hoepli avait créé des succursales à Naples et à Pise qu'il céda respectivement en 1877 et 1885. C'est l'éditeur-libraire Enrico Spörri qui devint le nouveau propriétaire de la maison de Pise.

[75] *Annuario*, p. XXI.

[76] BONNANT, pp. 62–66; DORIA, *op. cit.*, *passim; Annuario*, p. 145.

la *Banca di sconto* à Gênes, de la *Banca di Gallarate* et de la *Banca di Legnano*. Une cinquantaine de Suisses occupent une position de comptables dans les banques et dans l'industrie à Turin (12), Perosa Argentina (2), Crusinallo, Gênes (7), Cornigliano, Quinto, Milan (3), Gallarate (4), Saronno, Gazzaniga (2), Ranica, Redona, Volciano (2), Venise (2), Udine (2), Pordenone, Bologne (2), Florence, Rome (2), Naples, Catane, Sassari[77].

En 1894 étaient fondées deux banques italiennes importantes qui participèrent et contribuèrent directement à l'industrialisation du pays: la *Banca commerciale italiana* et le *Credito italiano*. Il vaut la peine de rappeler que le Basler Bankverein (devenu Société de banque suisse en 1897), l'Union financière de Genève et le Crédit Suisse participèrent à la fondation de la *Banca commerciale*; ces banques étaient représentées dans le conseil d'administration par le vice-président J.-J. Schuster-Burckhardt, lui-même président du Bankverein et de la Compagnie du chemin de fer du Gothard, Albert Turrettini, directeur de l'Union financière, et Karl Abegg-Arter, président du Crédit suisse et de l'Elektrobank. A son tour l'Elektrobank prit des participations directes dans les sociétés d'électricité de Ligurie *(Società genovese di elettricità, Società elettrica Riviera di Ponente Ing. R. Nigra)*[78]. En 1894, le Basler Bankverein avait un important portefeuille d'obligations de la Ville de Rome; la banque était aussi fortement engagée à Trieste dans des rizeries et le commerce colonial[79]. Quant au *Credito italiano*, la Banque Vonwiller de Milan, la Banque Kuster de Turin et la Banque commerciale de Bâle figurent parmi ses fondateurs. C'est Alberto Vonwiller qui assume d'emblée la vice-présidence de l'institut, alors que son cousin Hermann von Gonzenbach en devient le premier directeur général. La Banque Vonwiller a financé la construction et la transformation de grands hôtels: Grand Hôtel de Milan, Excel-

---

[77] *Annuario, passim.*

[78] Hans-Rudolf Schmid, *Die Familie Abegg von Zürich und ihre Unternehmungen*, Zürich, 1972, pp. 67 et suivantes. Cf. l'acte de constitution de la *Banca commerciale* publié dans *Supplemento al Foglio periodico della R. Prefettura di Milano*, 4 novembre 1894.

[79] Hans Bauer, *Société de banque suisse 1872–1972*, Bâle, 1972, pp. 87, 93, 94, 168, 169.

sior de Rome, Excelsior de Naples; elle possède une importante fabrique de papier à Romagnano-Sesia et construit en 1895 la ligne de chemin de fer Caprino–Vérone–Garde. En 1899, Alberto Vonwiller préside le conseil de *la S. A. Officine meccaniche di Milano già Miani e Silvestri* où sa banque et la banque Kuster ont des participations. A la même époque, la société Motor, de Baden, crée la *Società elettrica di Benevento*. La Société suisse d'industrie électrique (Indelec), émanation de la Banque commerciale de Bâle, fonde en 1898 à Turin la *Società elettrica Alta Italia*, qui construit des centrales électriques pour alimenter les centres industriels de Bussoleno et Biella, et pourvoit à l'électrification de la ville de Turin (éclairage, force industrielle, tramways). A son tour, l'*Alta Italia* possède une participation majoritaire dans la *Società piemontese di elettricità*[80]. Des Suisses dirigent les compagnies d'électricité de Gênes et de Rome[81]. Sous l'impulsion de James Aguet, la *Compagnia del gas di Napoli*, dont le capital est presque entièrement suisse, absorbe et développe la *Società generale d'illuminazione di Napoli*, alors que la Société franco-suisse pour l'industrie électrique de Genève constitue la *Società meridionale di elettricità*.

Les banquiers suisses de Gênes sont intéressés dans les mines, l'armement maritime, les sociétés de distribution d'eau et d'électricité, l'industrie textile, celle des produits chimiques et la métallurgie. Le capital de la *Società telefonica* et de l'*Acquedotto di Savona* est en mains suisses[82]. Les banques suisses Kuster et Deslex, de Turin, participent en 1899 à la fondation de la FIAT. La banque Wagnière de Florence finance la *Società industriale degli opifici Guppy*, importantes usines métallurgiques de Naples. L'industriel cotonnier Carlo Schlaepfer fonde et préside la *Cementeria di Salerno*, tandis que la banque Steinhäuslin, devenue l'établissement bancaire le plus important de Toscane, finançait l'industrie du bâtiment et pratiquait le crédit agricole et à la petite industrie. La plus ancienne banque

---

[80] Bonnant, pp. 62–66; De Rosa, *op. cit.*, pp. 220–222. Cf. également les rapports du conseil d'administration de l'Indelec, Bâle, pour les années 1896–1900.

[81] *Annuario*, pp. 38, 112.

[82] Doria, *op. cit.*, pp. 78, 84.

privée de Naples était la banque Meuricoffre (1762–1905), qui jouissait encore à la fin du siècle dernier d'une grande considération[83].

Dans le domaine des assurances, les compagnies suisses opèrent en Italie depuis de nombreuses années déjà, bien que le marché soit assez difficile. Ainsi, «La Suisse» a ses agents à Livourne et à Gênes depuis 1876. «La Zurich», active dans la Péninsule dès 1885, après avoir cédé en 1895 son portefeuille à «La Fondiaria», ouvrira une agence générale à Milan en 1902. «La Nationale suisse» (1884–1905) et «La Fédérale-transport» (1882) ont également une clientèle italienne à la fin du XIX^{e} siècle.

De son côté, la Société suisse de réassurances collabore avec les principales compagnies péninsulaires à Turin *(Anonima, Real Mutua)*, à Gênes *(Italia, Lloyd generale italiano)*, à Milan *(Popolare, Compagnia italiana assicurazioni)*, à Florence *(La Fondiaria)*, à Rome *(Istituto nazionale assicurazioni)*, à Trieste *(Assicurazioni generali)*. Des Suisses travaillent dans les assurances à Gênes, Milan, Trieste, Livourne[84].

Publicité

Dans la publicité, la maison Haasenstein & Vogler de Genève (Publicitas), qui a ouvert des succursales à Turin (1886), Gênes (1887), Milan (1888), Rome (1889), Naples (1890), Florence (1891), Venise (1892), occupe en Italie une position dominante. Cette entreprise est concessionnaire des principaux quotidiens de la Péninsule: *Gazzetta piemontese, Gazzetta del Popolo*, à Turin, *Il Corriere della Sera*, à Milan, *Il Caffaro, Il Seccolo XIX*, à Gênes, *La Nazione, Fieramosca*, à Florence, *La Tribuna*, à Rome, *Il Mattino*, à Naples.

La maison suisse Schwarz & Cie de Gênes, représentante de fabriques étrangères de treuils et poulies, publie depuis 1880 un *Foglio d'annunzi meccanico-industriale*, organe publicitaire mensuel tiré à

---

[83] Bonnant, *ibid.*; De Rosa, *op. cit.*, pp. 141–143, 175, 176; Wenner, *op. cit.*, dans *Appenzellische Jahrbücher*, p. 39.

[84] Bonnant, *op. cit.*, p. 66; *Annuario*, pp. 37, 45, 47, 50, 101; Schütz, *op. cit.*, p. 182.

15000 exemplaires et destiné aux industries[85]. Enfin, l'*Helvetia* et l'*Annuario* contiennent des annonces d'entreprises suisses d'Italie. L'hebdomadaire helvétique publie aussi des offres et demandes d'emplois. Celles-ci concernent essentiellement des employés de commerce, des gouvernantes, des techniciens pour l'industrie textile, ainsi que des offres de cession de commerces (épiceries, confiseries, quincailleries)[86].

Transports

Signalons tout d'abord 7 maisons suisses d'expédition à Turin, Gênes, Luino, Venise (2), Florence et Naples[87]. Il faut mentionner aussi une société de navigation maritime à Gênes: la Calame & Cortese. A Gênes également, les Bucher ont créé en 1891 la *Società di ferrovie elettriche e funicolari*, avec un capital de 900000 lires; ils la revendront six ans plus tard pour financer la construction de l'Hôtel Quirinale à Rome[88].

La délégation de la Compagnie du chemin de fer du Gothard à la gare internationale de Luino compte 24 personnes[89]. De son côté, la Compagnie du chemin de fer Jura–Simplon a son représentant à Rome[90]. Des Suisses dirigent des compagnies de tram à Gênes et à Milan[91]. La compagnie des trams électriques de Turin dépend de la *Società di elettricità Alta Italia*, en mains helvétiques (Indelec)[92].

---

[85] *Annuario*, p. III.

[86] Chaque numéro de l'*Helvetia* contient une ou deux pages d'annonces. L'*Annuario* en contient 26 pages.

[87] *Annuario*, pp. 19, 37, 64, 73, 93, 121.

[88] Doria, *op. cit.*, pp. 77, 176.

[89] *Annuario*, p. 65.

[90] *Annuario*, p. 111.

[91] *Annuario*, pp. 38, 39, 44.

[92] Cf. rapports du conseil d'administration de l'Indelec, Bâle, pour les années 1896–1900.

Fonctionnaires

On peut ranger sous cette rubrique les employés des douanes à Luino (15), Maccagno et Pino Lago Maggiore, le chef des postes à la gare internationale de Luino et un vétérinaire-inspecteur, à Luino également[93].

Garde suisse pontificale – Militaires pensionnés

La Garde suisse pontificale comptait en 1897 un effectif de 106 hommes, soit 6 officiers, 1 aumônier, 17 sous-officiers, 2 tambours, 81 hallebardiers. Le contingent le plus important était fourni par le Valais (48), suivi de Fribourg (19), Grisons (10), Lucerne (7), Soleure (6), Schwytz (4), St-Gall (4), Argovie (3), Thurgovie (2), Zoug (2), Berne et Uri. La Garde était commandée par le colonel comte Louis de Courten. Il faut aussi mentionner le général comte Raphaël de Courten, qui fut longtemps au service du Pape et résida à Rome jusqu'à son décès survenu en 1904.

Rappelons que les quatre régiments suisses au service de Naples avaient été dissous après Gaète, en 1861, et les troupes au service du Pape après Porta Pia, en 1871. Bien sûr, à la dissolution de ces unités, la majorité des officiers et des soldats rapatrièrent. Certains restèrent cependant dans la Péninsule et y firent souche. Les pensions payées par le gouvernement italien aux anciens militaires suisses s'étendaient encore en 1895 à 185 bénéficiaires et, deux ans plus tard, à 156[94].

Les familles de Courten, de Werra, de Wolff, de Stockalper, de Muralt, de Jenner, de Lentulus, de Graffenried, Jeannerat, de Landerset, Dupaquier, von der Weid, de Müller et de Besenval, descendantes d'officiers suisses au service de Naples et du Pape, étaient établies dans la Péninsule à l'époque sous revue.

---

[93] *Annuario*, pp. 64, 65.

[94] *Helvetia*, II, 12, 30 juin 1896; *Geschäftsbericht des Bundesrates für 1897*, Bern, 1898, p. 611.

Ecclésiastiques

Parmi les ecclésiastiques catholiques suisses, on peut citer: Suor Agostina (Eugenia Taddei), supérieure de la Congrégation du Sacré Cœur à Bergame, le père Bernhard Christen, général des Capucins à Rome, le père Franz von Salis-Seewis S. J., rédacteur de *Civiltà cattolica*, Giovanni Marti, aumônier de la Garde pontificale. Virgilio Genini est professeur au séminaire de l'Institut pontifical des missions étrangères à Milan (PIME). Marco de Magistretti, conservateur de la Biblioteca Ambrosiana, enseigne au séminaire de Milan où une douzaine de jeunes Grisons étudient la théologie, en vertu des fameuses «Freiplätze» garanties aux cantons catholiques par le gouvernement autrichien, puis, après l'Unité, par le gouvernement italien[95]. Quant au couvent bénédictin de Muri-Gries (Bolzano), l'abbé en est le zurichois Augustin Grüniger. Une quinzaine de pères suisses y résident[96]. Il y a aussi des bénédictins suisses à l'abbaye du Mont Cassin et il est bien probable que des religieux et religieuses d'autres ordres se trouvent dans plusieurs couvents d'Italie.

Les pasteurs protestants sont au nombre de 8, à Turin, Intra, Bergame, Florence (2), Livourne et Naples.

Professions libérales, artistes, écrivains

On dénombre 16 médecins suisses à Turin, Saluces, Gênes (2), Milan (5), Germignaga, Venise, Bologne, Florence, Grezzano, Rome, Naples, ainsi que 2 dentistes à Bologne et Florence, et un pharmacien à Livourne[97]. Les ingénieurs sont au nombre de 64. Ils résident à Turin (8), Aoste, Ivrée, Pignerol, Alba, Novare, Intra, Gênes (4), Castellanza (2), Legnano, Milan (29), Monza, Bergame,

---

[95] Eduard Wymann, *Die schweizerischen Freiplätze in den Erzbischöflichen Seminarien Mailands*, Basel, 1900, pp. 152 et suivantes; Felici Maissen, «Bündner Studenten in Mailand von 1581–1900» dans *95. Jahresbericht der Historisch-Antiquarischen Gesellschaft von Graubünden. Jahrgang 1965*, Chur, 1966.

[96] P. Ambrosius Trafojer O. S. B., *Das Kloster Gries*, Bolzano, 1928, pp. 125 et suivantes, 263 et suivantes.

[97] *Annuario*, p. 154.

Redona, Mortara, Vérone, Venise, Trévise, Ferrare, Bologne (2), Rome, Naples, Piedimonte d'Alife et Palerme[98]. Ne figurent pas dans cette énumération ceux qui travaillent sur les chantiers ruraux ou alpestres. Sept avocats exercent à Turin (2), Casale Monferrato, Milan (3) et Catane[99]. Huit Suisses sont professeurs d'université à Turin, Milan (2), Pavie (2), Bologne, Livourne et Naples[100], quatre sont journalistes à Rome.

Il y également un nombre indéterminé de Tessinois qui font des études de droit, de médecine ou d'ingénieurs dans les universités et écoles polytechniques de Turin, Milan, Pavie, Pise, Florence, Naples et autres. Les architectes, peintres et sculpteurs tessinois, étudient traditionnellement à l'Académie de Brera à Milan. En 1895, les lauréats y sont au nombre de 11, ce qui laisse supposer un effectif beaucoup plus important. La même année, 3 élèves tessinois obtiennent le diplôme de l'Ecole supérieure d'arts appliqués de la municipalité de Milan. D'autres Tessinois apprennent leur métier dans les académies de Turin et de Florence[101].

Quelques peintres et sculpteurs romands ou alémaniques séjournent dans la Péninsule, qui est considérée à cette époque comme l'une des étapes obligatoires de la formation d'un artiste. Parmi ceux qui se sont établis en Italie, mentionnons les peintres Adolphe de Kunkler à Este, Edmond de Pury à Venise, Giacomo Martinetti, Arnold et Karl Boecklin à Florence, Hermann Corrodi, Luigi Fontana, Wilhelm Füssli, Johann Friedrich Kunz, August Weckesser et Henri Wüscher-Becchi à Rome. Le peintre Angelo Trezzini et le sculpteur Antonio Soldini sont domiciliés à Milan. Luca Gerosa, Giuseppe Realini, Santino Bianchi, Giacomo Cometti, Ernesto Bibbià, sont sculpteurs à Turin.

Parmi les écrivains de langue italienne citons l'historien Emilio Motta, directeur de la Biblioteca Trivulziana et des archives communales de Milan, le philologue Carlo Salvioni qui est à l'époque professeur à l'Université de Pavie, et le traducteur de la Bible,

---

[98] *Annuario, passim.*

[99] *Annuario*, p. 145.

[100] *Annuario, passim.*

[101] *Helvetia*, II, 3, 15 février 1896; I, 3, 5 avril 1895.

Giovanni Luzzi, établi à Florence, où, précisément à cette époque, Philippe Monnier est en train de préparer son *Quattrocento*. On pourrait encore rappeler que le romancier, poète et essayiste lombard Alberto Carlo Pisani Dossi, bien que diplomate italien, était également citoyen bernois parce que son père, réfugié en Suisse, avait acquis la bourgeoisie de Pleujouse en 1835[102]. Les poètes romanches d'Italie écrivent le ladin de l'Engadine: Chasper Pult à Casale Monferrato, Jon Jaeger à Pise, Gian Singer à Rome et, bien sûr, le grand Peider Lansel à Livourne, dont l'influence sur le destin de la langue rhéto-romane fut déterminante.

III

Organisation des colonies

Arrondissements consulaires

Les intérêts des Suisses d'Italie sont défendus par une légation à Rome, un consulat général à Naples, des consulats à Ancône, Florence, Gênes, Livourne, Milan, Palerme, Turin et Venise. Les régions italiennes de l'Autriche-Hongrie dépendent de la légation à Vienne et du consulat à Trieste[103]. Le ministre de Suisse en Italie et ses deux collaborateurs diplomatiques, un premier secrétaire et

---

[102] Des notices biographiques sur la plupart de ces personnes se trouvent dans BONNANT, pp. 79 et suivantes. Sur les artistes tessinois à Turin, cf. également les articles de ERMENEGILDO PEVERADA dans *Helvetia*, II, 1, 15 janvier 1896; II, 2, 31 janvier 1896. Sur Pisani-Dossi cf. CARLO DOSSI, *Note azzure*, a cura di DANTE ISELLA, Milano, 1964, p. XV.

[103] *Annuario*, pp. 204, 205; *Annuaire de la Confédération suisse 1897*, Berne, 1897, pp. 98–101. Les arrondissements sont ainsi délimités: Turin (Piémont, Val d'Aoste), Milan (Lombardie, Emilie sauf Ferrare), Venise (Vénétie et Ferrare), Gênes (Ligurie, Sardaigne), Livourne (les provinces de Livourne, Pise, Lucques, Massa-Carrara, Grosseto), Florence (les provinces de Florence, Arezzo, Sienne), Ancône (Romagne, Ombrie, Marches, Abruzzes), Naples (Campanie, Basilicate, Molise, Pouilles, Calabre), Palerme (Sicile), Rome (Latium), Trieste (Frioul, Vénétie Julienne), Vienne (Trentin, Haut-Adige).

un attaché, sont des fonctionnaires de carrière; les consuls sont honoraires, tous suisses, banquiers, industriels ou négociants.

Cimetières

Parmi les premières institutions que se sont données les Suisses d'Italie, mentionnons les cimetières. Rappelons à cet égard que l'émigration helvétique vers la Péninsule fut, à l'exception des Tessinois, une émigration en majorité protestante: protestants les Grisons de l'Engadine, du Poschiavino et du Val Bregaglia; protestants les Suisses qui proviennent des régions industrielles et commerçantes de notre pays. Il leur faut donc pouvoir assurer aux défunts une sépulture convenable en terre catholique, d'où la nécessité d'acheter en commun un terrain propre à cet effet. Il y avait donc des cimetières protestants suisses à Gênes (1782), Bergame (1811), Trieste, Modène, Florence (1827) et Salerne (1833), partagés parfois avec les protestants allemands ou hollandais (Venise, Livourne) ou les communautés italiennes vaudoises (Turin 1846). La partie du cimetière monumental de Milan réservée aux non catholiques est en majorité remplie de tombes suisses. C'est un Suisse, Albert de Keller, qui donna à la métropole lombarde son premier four crématoire en 1874[104].

Eglises

Dans un pays où l'état civil fut longtemps en mains de l'Eglise romaine, les émigrés protestants rencontraient des difficultés pour

---

[104] Tony André, *L'Eglise évangélique réformée de Florence depuis son origine jusqu'à nos jours. Notice historique d'après les sources originales*, Florence, 1899, pp. 90 et suivantes, 302 et suivantes; Hans Mühlemann, *Ursprung und Geschichte der protestantischen Gemeinde in Mailand*, Mailand, 1902, pp. 39, 40; Theodor Elze, Eugen Lessing, *Geschichte der protestantischen Bewegungen und der deutschen evangelischen Gemeinde A. C. in Venedig*, Florenz, 1941, p. 121; Edgar Piguet, «Les Suisses à Venise» dans *Les Suisses dans le vaste monde*, Lausanne, 1931, p. 145; Edgar Piguet, Gaspare Tognola, «Origines et développement de la colonie suisse de Gênes», *ibid.*, p. 159; Jacob Job, «Origine et développement de la colonie suisse de Naples», *ibid.*, p. 173.

se marier. Nos compatriotes devaient se rendre en Suisse à cet effet. Même problème pour le baptême des enfants. Cela étant, dès la fin du XVIII^{e} siècle, on assista à la création d'Eglises protestantes destinées d'abord aux étrangers, à Trieste (1764), Livourne (1773), Bergame (1807), Gênes (1824), Florence et Naples (1827), Turin (1834), Milan (1850), Luino (1885). Comme, à l'époque sous revue, les Suisses étaient encore les étrangers protestants les plus nombreux, ce sont eux qui généralement jouèrent dans ces Eglises le rôle principal.

A Turin en 1889, la Paroisse évangélique vaudoise compte 1500 membres, dont 180 chefs de famille italiens, 74 suisses, 36 allemands et 10 français. Le second pasteur de la communauté est, de 1891 à 1897, le Suisse Henri Appia. A Turin, le français est au début la langue de l'église, comme à l'Eglise réformée de Gênes, où la liturgie est celle de Genève. A Milan, l'Eglise chrétienne protestante est partagée entre Suisses et Allemands. Les fidèles sont au nombre de 650; les Suisses sont les plus forts contribuables; le pasteur bernois, Hans Mühlemann, prêche en français et en allemand. De langue allemande est l'Eglise de Luino *(Deutsch-evangelische Genossenschaft von Luino und Umgebung)* qui compte une soixantaine de membres, assistés par un pasteur qui vient régulièrement de Bellinzone. L'Eglise évangélique réformée de Bergame est en mains de Suisses, qui constituent la majorité des fidèles; les prédications ont lieu en italien et en allemand; le pasteur est le zurichois Heinrich Kitt; un second pasteur, italien de l'Eglise vaudoise, lui sera attaché dès 1891. A Venise, ce sont les Allemands qui ont fondé l'Eglise évangélique luthérienne, mais des Suisses y participent aussi. A Trieste, nos compatriotes occupent la première place dans l'Eglise évangélique de langue allemande. A Florence, les Suisses dominent également; les cultes ont lieu en français, en allemand et en italien. Il y a un pasteur de langue française, Tony André, Français de mère suisse et qui a fait ses études de théologie à Genève; le pasteur de langue allemande, dès 1899, est le bâlois Hans Iselin. La liturgie française est celle de Genève. A Livourne, dans la Congrégation hollandaise-allemande, les cultes se déroulent en allemand et, depuis 1837, aussi en français. Quant à l'Eglise réformée de langue française à Naples, elle

est conduite par le pasteur Edouard Archinard de Genève; il y a aussi dans la communauté, depuis 1866, un groupe allemand. Dans les colonies grisonnes de l'Emilie, des cultes dans les familles ont lieu régulièrement le dimanche.

A Trieste, les Suisses avaient acheté en 1784 une église désaffectée pour y célébrer leur culte. Des temples protestants ont été construits par eux depuis lors à Florence (1827), Naples (1855), Milan (1864), Livourne (1864), Bergame (1876), Fratte di Salerno (env. 1880) et Gênes (1890)[105].

Hôpitaux

La religion, qui est à l'origine des cimetières et des églises protestants, est aussi l'une des causes de la création d'hôpitaux. En Italie, de tous temps, les établissements hospitaliers avaient été en mains de religieuses catholiques. Les malades protestants y étaient admis moins facilement; ils devaient forcément se conformer aux règles de la maison. Par ailleurs, au XIX^{e} siècle, le niveau des hôpitaux péninsulaires en général était encore inférieur à celui que l'on rencontrait en Suisse ou en Allemagne. Ainsi naît à Naples, en 1839, l'Hôpital évangélique allemand; depuis 1894, 7 diaconesses de Riehen (Bâle) en assument la gestion. En 1877, le consul Meuricoffre avait fondé l'Hôpital international. Les deux établissements fusionneront en 1931. A Gênes, les 6 Eglises protestantes créent ensemble un hôpital en 1857 avec, pendant quelques années, la collaboration des diaconesses de St-Loup (Vaud). En 1875, le Dr Cramer de Pourtalès fonde à Milan l'Asile évangélique pour malades; depuis 1892, les soins y sont assurés par les diaconesses de Neumünster (Zurich). A Turin, l'Hôpital évangélique a vu le jour en 1843, grâce aux Suisses; ce sont les diaconesses de St-Loup qui s'en occupent. A Florence, la Villa Bethania est érigée en hôpital

---

[105] André, *op. cit.*, pp. 81, 121; Mühlemann, *op. cit.*, pp. 31–39; Elze, Lessing, *op. cit.*, *passim;* Piguet, Tognola, *op. cit.*, pp. 159 et suivantes; Job, *op. cit.*, pp. 166 et suivantes; Luigi Santini, *La communità evangelica di Bergamo, Vicende storiche*, Firenze, 1960, *passim;* Giorgio Roberto Lutz, «S. Silvestro, basilica evangelica di Trieste» dans *Umana, rivista di politica e di cultura*, Trieste, septembre-octobre 1958.

par des Suisses en 1877. A Rome, l'Hôpital allemand, créé en 1885, est partiellement subsidié par la société suisse de bienfaisance; l'établissement est en mains des diaconesses de Kaiserswerth (Düsseldorf). Disons encore que les diaconesses de St-Loup travaillent à l'Hôpital évangélique de Pomaret et à celui de St-Jean, en Piémont, et, de 1875 à 1877, à l'Asile évangélique de Bordighera[106].

A Milan, à Gênes et à Naples, les médecins de ces hôpitaux sont suisses.

Homes de jeunes filles – Asiles de vieillards

Toujours sous l'influence des Eglises protestantes, on procède à la création de homes pour jeunes filles. Le premier est l'Asile des jeunes filles étrangères de Naples, né en 1877 et dirigé par les diaconesses de Riehen depuis 1891 (il vient de fermer ses portes, en 1975). A Milan, un home de jeunes filles est confié aux diaconesses de Neumünster dès sa création en 1893. En 1895, c'est le tour du Home international de jeunes filles de Gênes.

A Naples, un asile de vieillards, dirigé par les diaconesses de Riehen, existait depuis 1890, tandis qu'à Milan, un hospice pour la vieillesse avait été constitué en 1898 par Edwige Vonwiller-Gessner dans le cadre de l'Asile évangélique[107].

Bureau de placement

Un bureau de placement pour employées de maison, dirigé par les diaconesses de Neumünster, fonctionnait à Milan depuis 1893. Au cours de l'année 1899, 800 familles et 600 domestiques s'adressèrent à ce bureau. On estimait au tiers des requêtes le succès de ces démarches[108].

---

[106] André, *op. cit.*, p. 214; Mühlemann, *op. cit.*, p. 47; Piguet, Tognola, *op. cit.*, p. 161; *Ospedale evangelico internazionale, 1857–1957*, Genova, 1957; Job, *op. cit.*, pp. 168, 173.

[107] Job, *op. cit.*, p. 173; Mühlemann, *op. cit.*, pp. 49, 51; Piguet, Tognola, *op. cit.*, p. 98.

[108] Mühlemann, *op. cit.*, p. 52.

Ecoles

Dans une Italie où l'enseignement – alors assez déficient – était encore en grande partie aux mains de l'Eglise romaine, la religion et la langue poussèrent les Suisses protestants, germanophones ou francophones, à fonder des écoles pour leurs enfants. Plusieurs de ces écoles sont des créations des Eglises évangéliques; certaines furent même dirigées à leurs débuts par des pasteurs (Institut des pères de famille à Florence, Ecole suisse de Gênes). Mais des écoles ont également été créées par des industries helvétiques pour les enfants de leurs patrons et employés. En 1898, il existait 17 écoles suisses. Celles qui dépendaient d'une industrie étaient généralement de langue allemande. C'était le cas de Bergame (1860–1890), d'Albino (1890 – en 1896, 18 élèves), de Ponte S. Pietro (1890), de Nembro (1894 – 6 à 10 élèves), de Salerne (1861 – en 1896, environ 30 élèves), d'Angri (1881), de Scafati (1882) et de Luino (1883 – en 1896, environ 60 élèves). Cette dernière servait non seulement aux industries textiles suisses de la région, mais aussi aux fonctionnaires de la gare internationale. Les *Officine meccaniche Franco Tosi*, de Legnano, avaient créé en 1889 une école qui était en mains de maîtres suisses; on y enseignait l'italien, l'allemand et le français; elle comptait 75 élèves pendant le jour et plus d'une centaine le soir et pendant les jours fériés. A Gênes, l'école, de langue française, créée en 1851, compte une centaine d'élèves. A Milan, l'Ecole internationale, de langue allemande, date de 1860; on y dénombre 150 élèves. A Venise, une école allemande, créée en 1893 avec une forte participation suisse, a 40 élèves. A Trieste, l'Ecole de la communauté évangélique, à laquelle participent les Suisses, a vu le jour en 1835 déjà; de langue allemande, elle compte quelques 400 élèves, dont une centaine de Suisses. A Rome, l'école date de 1886. A Naples, il y a deux établissements: l'un, l'Ecole évangélique, créée en 1839 et devenue Ecole allemande en 1866, compte 150 élèves; l'autre, l'Ecole internationale pour garçons, créée en 1879, est fréquenté par une centaine d'élèves, dont un tiers d'Italiens. Il faut encore ajouter à cette énumération l'Ecole suisse de Reggio Emilia, qui fonctionna de 1894 à 1901 pour les Grisons établis en Emilie.

Toutes ces écoles sont administrées par un conseil de parents.

Les maîtres viennent de Suisse, les manuels scolaires aussi. L'accent est mis sur la connaissance des langues: allemand, italien, français, anglais. Dans ces établissements, à part Venise et Trieste, l'élément suisse joue un rôle exclusif ou prépondérant dans la direction et dans l'enseignement. Les classes sont généralement ouvertes aux Italiens, qui restent cependant une minorité. Citons aussi l'Institut et pensionnat pour jeunes filles des diaconesses de Kaiserswerth, fondé à Florence en 1860, et qui a reçu de nombreuses élèves suisses. Il faut enfin mentionner l'Ecole allemande ouvrière de Porta Genova à Milan, école primaire créée en 1886 pour les enfants d'ouvriers germanophones des quartiers industriels de la métropole lombarde; cet établissement est fréquenté par une cinquantaine d'élèves; il est financé par des industriels protestants suisses et allemands[109].

Associations de secours mutuel

Les sociétés suisses de bienfaisance sont nées un peu partout à l'étranger, surtout dans la seconde moitié du XIX^e siècle. En 1897, il y en avait dans le monde 145, dont une douzaine en Italie: Rome (1830), Turin (1850), Trieste (1853), Florence (1859), Naples (1862), Gênes (1862), Livourne (1864), Venise (1868), Ancône (1875), Milan (1875), Barletta (1880), Palerme (1880). Ces associations étaient fédérées en une union, dont le siège se trouvait à Berlin et dont l'un des buts était l'échange de renseignements sur les assistés itinérants. Généralement présidées par le consul, elles tirent leurs ressources des cotisations de leurs membres et de dons, mais reçoivent également de modestes subventions de la Confédération et des cantons. Elles assurent le rapatriement des touristes en difficulté et

---

[109] André, *op. cit.*, pp. 80, 138, 160; Mühlemann, *op. cit.*, pp. 40 et suivantes; Piguet, Tognola, *op. cit.*, p. 160; Elze, Lessing, *op. cit.*, pp. 183 et suivantes; Job, *op. cit.*, pp. 164, 168, 174; F. E. Horneffer, *Souvenirs de l'école internationale à Naples. Sa fondation et son développement de 1879 à 1895*, Genève, 1896; K. Ehrensberger, *Die schweizerische Schule in Salerno*, Zurich-Salerno, 1922; *Società svizzera di beneficienza in Milano, XVIII° rapporto annuale*, Milano, 1894; sur l'école de Legnano cf. *Helvetia*, II, 7, 15 avril 1896.

des chômeurs et assistent de leurs subsides les membres indigents de la colonie. La qualité de membre comme celle d'assisté est réservée aux seuls suisses. Le nombre des membres était à fin 1896: Naples 225, Milan 187, Trieste 104, Gênes 95, Turin 94, Rome 89, Livourne 77, Florence 46, Venise 39. Les associations de Milan, Turin et Naples ont également un groupe de dames qui s'occupent d'œuvres charitables diverses. La société de bienfaisance la plus riche est celle de Milan, qui a un actif de Fr. 35000.–; la plus modeste, celle de Barletta, qui possède Fr. 500.–. En 1896, la société de Trieste a accordé 97 secours à 64 personnes pour Fr. 1200.–; la société de Milan, 22 subsides réguliers mensuels à des familles pauvres et 48 allocations à des Suisses de passage, le tout pour Fr. 5000.–; celle de Naples 226 allocations à 163 familles. Celle de Rome a rapatrié 28 personnes sans travail[110].

Cercles et associations récréatives

En 1897, les associations de Suisses en Italie atteignent presque la trentaine. Elles répondent à divers besoins. Le cercle, avec un local, éventuellement un restaurant, offre à ses membres des journaux suisses et allemands, une bibliothèque de prêt à domicile, un billard, des tables pour jouer aux cartes, un salon, avec un piano et des tréteaux, pour organiser des bals, des concerts de musique de chambre, des soirées de lanterne magique, quelques conférences. Les locaux des cercles sont généralement loués, parfois achetés. En 1897, le *Circolo svizzero* de Turin construit son propre immeuble. Un autre type d'association est celle qui réunit les amateurs des activités récréatives helvétiques traditionnelles: le tir au fusil, le jeu de quilles, la gymnastique et le chant (chorales d'hommes). Il y a aussi quelques groupements fondés sur la langue ou la commune d'origine des membres ou encore sur une conviction politique (politique cantonale suisse uniquement). Ces groupements sont nés pour la plupart

[110] *Annuario*, pp. 208–241; *Società elvetica di soccorso pei poveri nazionali svizzeri. XLVIII° rapporto annuale*, Trieste, 1897; *Svizzeri in Italia*, pp. 69–71, 73, 76, 77, 80, 83; Piguet, Tognola, *op. cit.*, p. 160; Edgar Piguet, Elisabeth Noerbel, «Les Suisses à Milan», *ibid.*, p. 156; André, *op. cit.*, p. 139; *Helvetia*, III, 15, 18 avril 1897; IV, 5, 29 avril 1898.

dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle, généralement plus tard que les Eglises, les écoles et les sociétés de bienfaisance. Les voici:

Turin	*Circolo svizzero*	1882	120 membres cercle, quilles
	Casa dei Luganesi	1636	ancienne association de Tessinois
Gênes	*Circolo svizzero*	1891	100 membres cercle, quilles, gymnastique, chant
	Unione elvetica	1889	société immobilière propriétaire des immeubles de l'école et de l'église
La Spezia	*Club svizzero*	1894	44 membres cercle, quilles
Milan	*Società svizzera*	1883	180 membres cercle, tir, quilles, gymnastique, chant
	Società Liberale ticinese	1877	parti libéral tessinois
Luino	*Società di canto svizzero-tedesca*	1890	chant
Bergame	*Società svizzera*	1881	100 membres cercle
Venise	*Società svizzera*	1894	25 membres cercle, chant
Pordenone	*Società svizzera*	1885	cercle
Reggio Emilia	*Club svizzero*	1873	15 membres cercle, quilles
Modène	*Società svizzera*	1875 à 1895	jusqu'à 20 membres cercle, quilles
Florence	*Società svizzera «Amicizia»*	1860	cercle
	Società di canto «Helvetia»	1884	54 membres chant

Livourne	*Società svizzera*	1832	52 membres cercle
	Club ticinese	1874	20 membres cercle, tir, quilles
	Società pattriotica liberale ticinese	1877	22 membres parti libéral tessinois
Pise	*Circolo svizzero*	existait en 1897	cercle
Rome	*Circolo svizzero*	1886	40 membres cercle
Naples	*Circolo svizzero*	1881 à 1892	cercle
	Club Museum		cercle de langue allemande
	Männerchor «Helvetia»	1890	92 membres chant
Bari	*Club «Concordia»*	existait en 1897	cercle
Barletta	*Schweizer-Verein*	1892	9 membres cercle
Catane	*Circolo germano-svizzero*	1881	cercle

[111]

Conclusion

En 1897, les colonies suisses sont en plein essor. Composées surtout d'Alémaniques et de Grisons protestants ainsi que de Tessinois,

---

[111] *Annuario*, p. 207; *Svizzeri in Italia*, pp. 62, 63, 73, 74, 83; PIGUET, NOERBEL, *op. cit.*, pp. 156, 157; PIGUET, TOGNOLA, *op. cit.*, p. 160; JOB, *op. cit.*, p. 173; BONNANT, «Fisiologia della colonia svizzera di Milano nel 1897», dans *Gazzetta svizzera*, VI, 8–9, 15 septembre 1974, ainsi que les articles de l'*Helvetia* cités ad note 3. Dans tous ses numéros, l'*Helvetia* publie des comptes-rendus des manifestations organisées par les associations suisses. Dans la mesure du possible, nous avons indiqué l'année de fondation et celle de dissolution, lorsque celle-ci était antérieure à la fin du siècle.

elles sont établies dans toute la Péninsule. Leur impact sur l'économie italienne grandira jusqu'à la Première Guerre mondiale; les échanges commerciaux entre les deux pays suivront la même voie.

Les industries créées par les Suisses dès 1870 augmentent en importance à la fin du siècle dans les secteurs textile, mécanique, meunier, fromager et hôtelier. De leur côté, à la même époque, les activités helvétiques dans le commerce de gros (exportations de soie, importations de coton brut d'outre-mer ainsi que de colorants, machines et montres de Suisse), le commerce de détail (épicerie), la banque, les assurances et la publicité croissent constamment. Les investissements à travers les banquiers suisses de la Péninsule et les sociétés financières suisses spécialisées[112] se multiplient et se diversifient, contribuant ainsi au développement industriel de l'Italie, spécialement entre les deux crises de 1890–1895 et 1907–1908.

Soulignons que les Suisses se sont affirmés surtout dans trois domaines: les textiles, l'hôtellerie, le commerce d'épicerie et de confiserie. En effet, l'industrie cotonnière a été en grande partie créée, financée, équipée et dirigée par eux. C'est eux qui ont apporté les capitaux nécessaires, les leurs propres, ceux de leur famille et ceux de banques suisses. Ayant établi leurs fabriques sur des cours d'eau, ils ont fait venir de leur pays d'origine les turbines hydrauliques, puis plus tard les machines à vapeur, enfin, les générateurs électriques pour actionner leurs machines à filer et leurs métiers à tisser; ces machines textiles furent au début de fabrication anglaise, surtout pour la filature, mais après 1890 de marque suisse principalement. Les cadres techniques et commerciaux des entreprises sont suisses également. Quant à la soie, le filage et le moulinage requièrent un équipement encore rudimentaire, mais les Suisses financent les récoltes de cocons et font travailler pour leur compte un grand nombre de filatures et retorderies italiennes. Le commerce inter-

---

[112] Motor A.-G., Baden (1895); Bank für elektrische Unternehmungen (Elektrobank), Zurich (1895); Indelec, société suisse d'industrie électrique, Bâle (1895); Union financière de Genève (1892); Société financière italo-suisse, Genève (1902); Société franco-suisse pour l'industrie électrique, Genève (1898). Outre les activité de ces instituts de financement, on peut rappeler le rôle des banques suisses à travers leurs participations aux affaires du *Credito italiano* et de la *Banca commerciale*.

national de la soie et l'importation des cotons bruts est pratiquement dans leur mains. En outre, il n'y a pas un hôtel de luxe qui ne soit pas possédé ou dirigé par des Suisses[113]. Finalement, dans presque toutes les villes, sauf à Turin et Milan, les épiceries et les confiseries les plus importantes appartiennent à des Grisons.

Les institutions que les colonies suisses se sont données, surtout après 1861, sont déjà consolidées à la fin du XIX^{e} siècle et aussi plus complètes que celles nées ailleurs à la même époque, en France ou en Argentine par exemple. La religion protestante et la langue des émigrés ont été les premiers facteurs de cohésion. D'autres éléments se sont ajoutés plus tard: le patriotisme, le désir de maintenir en terre étrangère certaines coutumes helvétiques et un certain mode de vie.

Il ne semble pas que les colonies suisses d'Italie aient connu, à l'époque, des dissensions importantes, car il n'y avait plus de problèmes politiques majeurs qui puissent diviser les confédérés. Les antagonismes religieux, eux aussi, s'étaient atténués. La division qui subsistait était une division de classe, fondée sur les inégalités de conditions sociales et économiques. Mais dans un pays comme l'Italie, où les classes étaient considérablement plus marquées que chez nous, les émigrés suisses, en dépit des différences de fortune et de réussite, avaient plus ou moins tous la possibilité de se fréquenter entre eux, ce qui aurait été exclu pour des Italiens des mêmes catégories. Bien sûr, certains clubs sont trop chers pour des employés de commerce et des artisans; c'est pourquoi on voit se créer un second cercle à Florence, à Livourne et à Naples pour les milieux plus modestes. De même, il est improbable qu'à Milan les ouvriers helvétiques de Porta Genova et les domestiques soient reçus au Club suisse, mais ils vont à l'église, envoient leurs enfants à l'école, sont secourus, le cas échéant, par la Société de bienfaisance et soignés à l'Asile évangélique, quel que soit leur credo religieux. Plusieurs institutions suisses, nous l'avons vu, sont partagées avec les Allemands. Cette situation durera jusqu'à la Première Guerre mondiale.

[113] Le palace de Villa Igea à Palerme n'est pas en mains suisses, mais César Ritz a été consulté pour sa construction et son organisation (cf. Ritz, *op. cit.*, p. 140).

Dès 1896, l'idée avait été lancée par l'*Helvetia* de créer une fédération des institutions suisses en Italie[114]. Quoique bien accueillie, la proposition ne se matérialisa que 42 ans plus tard.

A la fin du XIX^e siècle, les relations politiques italo-suisses ne sont pas des meilleures. Qu'il suffise de rappeler quelques événements qui troublèrent les rapports entre les deux gouvernements. En 1896, à la suite du meurtre à Zurich d'un Alsacien par un Italien, les magasins et restaurants italiens de Aussersihl sont dévastés par une foule en fureur. En 1898, l'impératrice d'Autriche est assassinée à Genève par l'anarchiste italien Luccheni. La même année, de graves émeutes, durement réprimées par l'armée, ont lieu à Milan; les fauteurs de troubles, réfugiés au Tessin, attaquent violemment le gouvernement de Rome, encouragés, d'ailleurs, par une partie de la presse suisse *(Berner Tagwacht)*. En 1900, le roi Umberto est assassiné à Monza; de Genève, le *Risveglio socialista-anarchico* de Luigi Bertoni en profite pour tirer à boulets rouges sur les institutions italiennes. Enfin, en 1902, c'est la rupture des relations diplomatiques entre les deux pays à la suite de l'affaire Silvestrelli[115].

A vrai dire, il ne semble pas que les événements rappelés ci-dessus aient affecté la vie des colonies suisses d'Italie. Par exemple, lors de l'affaire de Zurich, pourtant assez grave, on chercherait en vain des signes d'inquiétude dans l'*Helvetia* qui relate les faits et s'efforce de calmer la presse italienne[116]. On est très loin des menaces proférées contre les Suisses de la Péninsule en 1848 et en 1860.

Les colonies suisses sont donc unies, industrieuses et prospères. Elles semblent bien acceptées en Italie, où les Suisses n'ont pas

---

[114] *Helvetia*, I, 8, 5 juillet 1895; I, 15, 24 novembre 1895; II, 16, 1^er octobre 1896; II, 17, 15 octobre 1896.

[115] BONNANT, p. 18. Cf. également RUDOLF DANNECKER, «Die Beziehungen zwischen der Schweiz und Italien vor dem ersten Weltkrieg» dans *Revue suisse d'histoire*, XVII, Zurich, 1967, pp. 1–59; *Die Italiener-Revolte in Zürich vom 26. bis 29. Juli 1896*, Zürich, 1896; OTTO LANG, «Der Italiener Krawall in Zürich» dans *Revue pénale suisse*, XI, 1898, pp. 131–158.

[116] *Helvetia*, II, 13, 31 juillet 1896; II, 14, 15 août 1896; II, 15, 15 septembre 1896.

seulement apporté des capitaux et des machines. Ils ont aussi créé de nouveaux emplois et fourni dans les secteurs spécifiques où ils étaient engagés une technologie plus avancée et le «know how» qui avaient été développés dans notre pays durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Provenant pour la plupart de la classe moyenne, ils s'affirmèrent grâce à une préparation professionnelle plus solide que celle des autochtones comparables. Certains jouèrent même un rôle très important dans la vie économique et culturelle du royaume. Une liste de noms est forcément arbitraire et incomplète; mais s'il fallait désigner quelques-uns des compatriotes les plus éminents durant le dernier lustre du XIX^e siècle, on pourrait nommer une douzaine d'industriels et deux banquiers: Augusto Abegg et Carlo Schlaepfer (coton), Alessandro Andreae (soie), Emilio Maraini (sucre), Augusto Richard (céramique), Giovanni Stucky (meunerie), Roberto Züst (machines-outils et automobiles), Giovanni Hensemberger (machines textiles et accumulateurs), Ulrico Hoepli (édition), César Ritz et Josef Bucher-Durrer (hôtellerie), James Aguet (industries chimique et des conserves, activité financière), Alberto Vonwiller et Carlo Steinhäuslin (banquiers). Ces hommes ont créé ou développé des entreprises qui prennent alors rang parmi les premières de la Péninsule. Chez les artistes, Arnold Boecklin[117], chez les philologues, Carlo Salvioni, chez les théologiens protestants, Giovanni Luzzi, à la Curie romaine, le général des Capucins Bernard Christen, chez les historiens, Emilio Motta, chez les écrivains rhéto-romans, Peider Lansel, tels sont, avec quelques autres, les figures de proue de l'émigration helvétique.

---

[117] *Helvetia*, III, 27, 31 octobre 1897. A l'occasion de son 70^e anniversaire, Boecklin est fêté à Bâle et à Florence où il réside. Le consul Steinhäuslin lui remet une lettre de félicitations du Président de la Confédération.